I.U.F.M. de Caen Basse-Normandie
Spécialité 6 – Médiation culturelle et enseignement primaire

Fiche de lecture :
Michel PASTOUREAU,
Bleu, histoire d'une couleur

David MENIDREY

UE 312
La culture : éléments philosophiques pour sa médiation
2012 / 2013

Cette fiche de lecture est basée sur l'édition parue aux Editions du Seuil, Points, 2006, 217 pages.

Michel Pastoureau, né le 17 juin 1947, est un historien médiéviste français. Issu d'une famille d'érudits, il est petit-cousin de Claude Levi-Strauss, neveu d'Henri Dubief, grand historien, et son père fut un grand ami du surréaliste André Breton. Pastoureau étudia au cours de sa vie des sujets peu abordés par ses confrères. Tout d'abord il consacre sa thèse au bestiaire héraldique du Moyen âge, sujet qu'il aborda dans de nombreux ouvrages par la suite, avant de s'intéresser à l'histoire de la couleur, qui en fit de lui l'un des plus grands spécialistes. Il publie *Bleu, histoire d'une couleur* en 2002, puis récidive avec la couleur noire en 2008. Une étude sur la couleur verte paraîtra au premier semestre 2013.

Dans cet ouvrage, l'historien réalise une étude diachronique des couleurs, en prenant appui sur le bleu. Il soutient la thèse selon laquelle la perception des couleurs est un phénomène culturel et social et non une évolution naturelle et biologique. Au cours de son propos, l'auteur partage avec son lecteur les difficultés et les dangers que tout historien peut être amené à confronter lorsqu'il s'agit d'étudier les couleurs. La difficulté de recueillir des sources fiables ainsi que les dangers de l'anachronisme guettent les savants traitant ce sujet.

1. Une couleur discrète

Durant l'Antiquité et au début du Moyen-âge, la couleur bleu tient une place très peu importante dans la société, voire aucune place du tout. Au mieux, les Grecs et les Romains étaient indifférents au bleu, au pire, ils y étaient hostiles.

L'une des raisons pour lesquelles cette couleur n'a pas de rôle dans les sociétés du début de l'histoire revient aux difficultés techniques de coloration de la couleur bleue. En effet, l'auteur précise que déjà l'homme préhistorique, en réalisant ses peintures rupestres, éprouve des difficultés à reproduire cette couleur, et les vestiges de ces peintures nous montre que le bleu y est totalement absent. Mais c'est la coloration vestimentaire, au travers des teintures, qui joue un rôle essentiel entre les couleurs et le peuple.

Les Grecs et les Romains ne teignent pas leurs vêtements en bleu malgré la présence de deux produits : la guède et l'indigo. La guède était utilisée par les celtes et les germains, mais ces peuples étant considérés comme barbares, les Grecs et les Romains ne pouvaient pas utiliser cette teinture puisqu'elle représentait un peuple barbare. L'indigo, quant à lui, est un colorant produit en Inde. Son prix est donc élevé et ainsi, est utilisé uniquement pour les vêtements de qualité. Son utilisation est donc rare, d'autant plus que les tons bleus de l'indigo ne sont guère appréciés à l'époque.

Cette quasi-absence de la couleur bleue dans la société grecque et romaine est aussi en partie due aux conceptions scientifiques de la couleur de cette époque. Trois conceptions s'opposent. Pour Pythagore, la vision des couleurs est le résultat de rayons de l'œil qui vont à la recherche de l'objet coloré. Pour Epicure, ce sont les corps eux-mêmes qui émettent des rayons qui se dirigent vers l'œil. Enfin, pour Platon, et cette conception perdurera aux IIIe et IVe siècles, la perception de la couleur est le résultat de la rencontre entre les rayons qui sortent de l'œil en direction de l'objet et des rayons émanant des objets en direction de l'œil. Ces conceptions induisent que lorsque l'œil ne regarde pas un objet coloré, la couleur de ce corps n'existe pas. De plus, les savants de l'époque concluent que le bleu n'est pas une couleur présente dans l'arc-en-ciel.

Cette absence de la couleur bleue dans la nature, l'eau ou la lumière n'étant pas encore à cette époque considérées comme bleues, fit du bleu une couleur peu appréciée dans la société. Pour Pline, le bleu est une couleur dont il faut se méfier et se détourner. Avoir les yeux bleus, par exemple, était un caractère de disgrâce physique : pour une femme les yeux

bleus traduisaient un manque de vertu, pour un homme ils marquaient un caractère barbare ou ridicule.

Héritage des temps antiques, le début du Moyen âge ne donna pas plus de valeur à cette couleur. La cour n'y consacra aucune place, pas plus que dans les églises. Le bleu est ainsi une couleur qui n'existe pas, elle est resta inutilisée dans les temples chrétiens au moins jusqu'au XIIe siècle.

Alors que les couleurs prirent pour la religion chrétienne un sens symbolique, c'est cette absence du bleu, donc de sa neutralité symbolique qui lui permit de se développer dans les siècles qui suivirent. Le blanc, signe d'innocence, de pureté et de joie, s'opposa au noir, symbole de pénitence et d'affliction, et au rouge, évocation du sang versé par le Christ, du martyr, du sacrifice et de l'amour divin.

Dès le IXe siècle, le bleu fit peu à peu son entré dans les églises et se développa pendant près de trois siècles. Au départ, la couleur servait de couleur de fond. Cependant, les conceptions théologiques de la couleur à cette époque bouleversèrent l'ordre établi des couleurs. En effet, entre le IXe et le XIIe siècle, nombreux pensèrent que la couleur, au lieu d'être un état de la lumière, était relative à la matière. Or, la matière étant une simple enveloppe et non une émanation divine, elle est donc vile, inutile et méprisable. La couleur faisant donc partie de la matière, il fallait la chasser des églises. C'est donc avec ces conceptions que le bleu put se développer dans la société.

L'auteur évoque les problèmes que l'historien peut rencontrer quand il s'agit d'étudier les couleurs, et notamment de la couleur bleue. En effet, ce peu d'intérêt que portaient les sociétés antiques et du haut Moyen âge firent du bleu une couleur peu traitée dans les documents de l'époque, et notamment la Bible. L'historien doit aussi faire attention aux interprétations hasardeuses qui peuvent en découler. Les différentes traductions se sont faites au fil des siècles en fonction des conceptions à l'époque de la traduction et en respectant le texte original.

L'une des questions essentielles que pose Michel Pastoureau lorsqu'il s'agit de se questionner sur l'histoire de la couleur est de savoir si cette perception est d'ordre naturelle (l'œil des anciens serait donc différent du notre) ou bien alors si cette perception est culturelle. A cette interrogation, l'auteur s'oppose à de nombreux savants en prenant le parti de choisir la seconde proposition qui veut que ce soit la culture qui définisse la place de la couleur dans une société et non la biologie.

2. Une couleur nouvelle

A partir de l'an mil, la couleur bleue devient une couleur importante non seulement dans les milieux aristocratiques, mais aussi dans la religion et dans la littérature.

A partir du XIIe siècle, la couleur bleue, qui était jusque là qu'une couleur secondaire, va prendre un essor important. Ce qui va accélérer cette popularité est la représentation de la Vierge qui va être représentée vêtue de bleu. Ces habits doivent représenter le deuil de son fils mort sur la croix, et le bleu va remplir cette fonction. Malgré le fait qu'aujourd'hui la Vierge soit représentée vêtue de blanc (changement impulsé par le dogme de l'Immaculée Conception apparu au XVIIIe siècle qui fit de la couleur blanche le symbole de la pureté et de la virginité de Marie), cette représentation va permettre au bleu de devenir rapidement, par imitation, une couleur importante à la tête de l'Etat. En effet, beaucoup, à la cour, vont se mettre à porter des vêtements de couleur bleue, et notamment la reine. Alors que cela aurait été inimaginable auparavant, Louis IX va lui aussi se vêtir de bleu.

Non seulement, le bleu va prendre de l'importance sur les choix vestimentaires du roi, mais les armoiries vont, elles aussi, adopter la couleur bleue. Peu à peu, au cours du Moyen

âge, le bleu, par le ton azur, va devenir une couleur royale. Au XIIIe siècle, le prestige du roi va permettre de voir se développer cette couleur sur les armoiries et les blasons de nombreuses familles du territoire.

La littérature elle-même donna du XIIe au XIVe siècle, au travers des romans arthuriens, une symbolique à la couleur bleue. Dans ces romans, un code de couleur correspondant aux différents chevaliers permit de caractériser leurs qualités. D'abord absent des premières versions, le chevalier bleu fit son apparition, la couleur représentant le courage, la loyauté et la fidélité, le noir adoptant une connotation péjorative et le rouge, à l'inverse, une connotation méliorative.

Toutefois, ce sont avant tout les avancées techniques des teintures vestimentaires qui ont apporté au bleu une mise en avant dans la société. La culture de la guède s'est développée dans certaines régions pendant le Moyen âge. Malgré les réactions de certains ecclésiastiques qui réclamaient la réduction de l'utilisation de la guède, et de la couleur bleue en général, notamment en demandant aux artistes d'appliquer la couleur bleue au diable afin de lui donner du discrédit à la couleur, la culture de la guède fut néanmoins florissante au Moyen âge.

Les teinturiers furent extrêmement contrôlés. Tout d'abord, le mélange de couleur est une pratique taboue à cette époque. Tous ceux qui doivent pratiquer ces mélanges sont vus avec crainte et suspicion, parce qu'ils semblent tricher avec la matière. Ainsi, on ajoute une couleur à une autre mais on évite de mélanger. L'auteur tient à préciser qu'il ne faut pas oublier qu'au Moyen âge, les hommes ne connaissent pas encore la classification des couleurs telle que nous la connaissons aujourd'hui. Jusqu'au XVIIe siècle, le vert est une couleur qui se situe au même niveau que le bleu et le noir. Les systèmes de valeurs reposaient aussi sur la densité et la luminosité de la couleur. Pastoureau précise que la priorité est toujours donnée à l'axe de densité ou de saturation sur celui de tonalité et de coloration (p. 63).

L'historien précise aussi que le chercheur qui viendrait à étudier les recettes des teinturiers du moyen âge doit affronter des difficultés de compréhension. En effet, les différents copistes de ces textes ont donné à chaque fois un nouvel état du texte, modifiant les recettes, les noms de produits et parfois donnant le même nom au colorant et au produit teint. Mais avant tout, c'est le caractère allégorique et spéculatif de ces textes qui pourra rendre difficile le travail de l'historien.

A la fin du Moyen âge, le bleu remplace donc le rouge comme couleur favorite. Le bleu est ainsi une couleur symbolique de la loyauté, de la joie, de l'amour, de la paix, du réconfort. L'auteur pose la question de savoir si ce sont les nouvelles possibilités techniques qui ont apporté cet attrait pour le bleu. Pastoureau pense plutôt que c'est un changement social qui va donner un nouvel ordre des couleurs : désormais, aux trois couleurs de bases qui existaient pendant l'Antiquité (le noir, le blanc et le rouge) viennent s'ajouter trois nouvelles couleurs (le vert, le jaune et le bleu).

3. Une couleur morale

Entre le XVe et le XVIIe siècle, la couleur bleue eut un rôle moral, en grande partie due aux grands réformateurs protestants. Au cours du XIVe siècle, le noir fut promu par une nouvelle demande de la société. De cette promotion nous gardons quelques vestiges, notamment le smoking ou les vêtements de deuil. Cette réorganisation des couleurs vestimentaires vient de trois raisons. D'abord des raisons économiques. En effet, il fallait limiter les dépenses en textiles car le vêtement est quelque chose d'inutile ; mais aussi des raisons éthiques, requises par la tradition chrétienne qui réclamait modestie et vertu ; et enfin des raisons idéologiques : la couleur des vêtements définissant la catégorie sociale, le sexe, la

dignité ou l'état de la personne. Selon les protestants, rompre ces barrières serait rompre avec la volonté de Dieu.

Cette ségrégation par le vêtement a pour but de hiérarchiser la société, mais est aussi le reflet des difficultés techniques de teinture. En effet, certaines teintures ont un prix trop élevé pour pouvoir être porté par tous et ne sont donc réservés qu'aux gens fortunés.

Les réformateurs protestants obligèrent à certaines catégories de la population un code de couleur vestimentaire strict. Par exemple, les veuves, les clercs et les magistrats qui doivent se montrer dignes et réservés ne purent se vêtir que de noir, les hommes et les femmes qui exercent des métiers dangereux, qui montrent un caractère suspect, les infirmes ainsi que les non chrétiens devaient montrer leur caractéristiques au travers de leur vêtements, et en particulier par la couleur de ceux-ci. Cinq couleurs furent utilisées pour ces marques discriminatoires : le blanc, le noir, le rouge, le vert et le jaune. En revanche, le bleu qui n'avait pas de symbolique particulière et qui de plus était bien trop fréquemment utilisé ne fut pas une couleur discriminante. C'est grâce à cette réserve apportée au bleu que la couleur pu continuer de se démocratiser.

Durant cette période, le noir qui gagna en popularité, notamment par la confection de vêtements pour de riches marchands, ou hommes de la cour. Cependant, de nouveaux tons furent demandés, pour contraster avec les habits des autres couches de la société. Philippe le Bon en 1419-1420 participa à ce développement du noir dans les vêtements. Les protestants assimilèrent le bleu à cette mode, jugeant cette couleur honnête.

La Grande Réforme protestante non seulement préconisa l'usage d'un code de couleur prédéfini dans les habitudes vestimentaires, mais aussi dans le culte et dans l'art. Ce changement de conception de couleur vient du fait qu'alors auparavant la couleur était considérée comme lumière, elle fut assimilée à la matière. Il fallait donc sortir les couleurs de l'église car elles empêchaient le contact entre Dieu et le peuple. La rouge, par exemple, ne fut plus considéré comme la couleur du sang du Christ mais comme la couleur de la folie des hommes, symbolisant le luxe et le pêché (p. 87). Les historiens, l'auteur précise, rencontreront des difficultés à analyser ce changement car ce fut un changement subtil, qui s'effectua dans le temps et de manière plus diffuse. Le bleu ne possédant pas, à ce moment, de connotation symbolique, fut bien considéré par les protestants. Cette couleur eut donc sa place dans la société, dans la religion et dans l'art. Toutefois, l'art ne devant, selon les calvinistes, ne servir qu'à honorer et rapprocher l'homme de Dieu, la couleur eut une place très peu importante dans l'art. Considérant que les plus belles couleurs sont celles de la nature, le bleu, qui est la couleur du ciel, fut cependant accepté. La Contre-réforme qui suivit cette période réintroduisit la couleur dans l'art et dans le temple mais préféra l'or au bleu.

Michel Pastoureau met l'accent sur le fait que les savants qui chercheraient à analyser les œuvres de cette époque doivent replacer ces œuvres dans leur contexte non seulement, mais aussi connaître la fonction et le lieu où ces œuvres étaient exposées. La population d'aujourd'hui rencontre les œuvres dans des musées où l'éclairage est spécifiquement organisé pour mettre en valeur le produit artistique. Or, au XVIIe siècle, les pièces où étaient exposés ces œuvres n'étaient éclairées qu'à la bougie ou à la chandelle. L'historien ne doit pas s'écarter de cette idée sous peine de fausser son jugement.

Les découvertes scientifiques de la lumières, et en particulier la découverte du spectre lumineux par Isaac Newton, bouleversèrent complètement la hiérarchie des couleurs. Ainsi, le rouge ne se situa plus à mi-chemin entre le blanc et le noir et le vert fut enfin considéré comme un mélange de bleu et de jaune. La classification des couleurs en couleurs primaires et couleurs secondaires fit son apparition, ainsi que les notions de couleurs chaudes et de couleurs froides. A la fin du XVIIIe siècle, donc, l'univers des couleurs n'est plus du tout ce qu'il était à son début.

Pastoureau analyse les progrès artistiques des peintres de cette époque, et notamment Vermeer, dans l'utilisation des nouveaux ton de gris et de bleu et non plus seulement dans la représentation de la lumière comme fut la conclusion de nombreux analystes avant lui.

Au début du XVIIIe siècle, il s'opéra une rupture avec les anciens systèmes et classement des couleurs. Ainsi, trois couleurs prirent une place plus importante que les autres : le rouge, le jaune et le bleu. De plus, le blanc et le noir sortirent du classement des couleurs et le vert ne devint qu'une couleur secondaire.

4. La couleur préférée

A partir du XVIIIe siècle, les avancées de la teinture vestimentaire avec notamment l'usage à grande échelle de l'indigo et du bleu de Prusse, colorant à base de pigment artificiels, permit au bleu de devenir la couleur la plus importante de la société. Par là même, une nouvelle symbolique des couleurs fut mise en place. Le bleu devint symbole de progrès, de rêve et de liberté.

A la fin du XVIIe et au début du XVIIIe siècle, la culture de la guède et du pastel avait permit de développer la culture des plantes tinctoriales dans le pays. Cependant, l'indigo devint meilleur marché, en grande partie en raison de la culture de la plante par des esclaves. Les autorités françaises mirent en place des lois empêchant l'utilisation de teintures à base d'indigo, condamnant même à mort les contrevenants. Néanmoins, la popularité de l'indigo força Colbert à assouplir ces lois et dans la première moitié du XVIIIe siècle, l'indigo fut définitivement autorisé. En Europe, la culture de la guède fut remplacée par celle de l'indigo, et la culture de cette plante tinctoriale fut généralisée dans la seconde moitié du siècle. Sa popularité perdura jusqu'à la fin du XIXe siècle avec l'arrivée de colorants artificiels. En art aussi, l'apparition d'un nouveau colorant permit le développement de la couleur bleue dans les arts visuels. Le bleu de Prusse, mise au point par Dipel en 1709, dont le pouvoir colorant permit des tons admirables et plus brillants, fut moins couteux que les colorants qui précédaient.

Le XVIIIe siècle vit le développement de tons plus clairs dans les habitudes vestimentaires de la population. Ceci s'accompagna d'un accroissement du lexique du bleu dans la langue. Cela permit aux auteurs de consacrer une place plus importante à la couleur dans la littérature. L'auteur montre l'exemple du roman *Les souffrances du jeune Werther* de Goethe qui fut un succès en Europe. Dans l'ouvrage, le bleu tient une place importante, notamment dans les vêtements des personnages. Les lecteurs, par imitation, s'habillèrent du même bleu. Les romanciers romantiques en général adoptèrent la couleur bleue, lui donnant la symbolique du rêve, puis par glissement le sens de mélancolie (en opposition avec l'ancolie, une fleur de couleur bleue). Un certain nombre d'expressions dans plusieurs langues rendent compte encore aujourd'hui de ce lien : *feeling blue* en anglais en est un exemple.

La fin du XVIIIe siècle fut aussi le moment où la couleur bleue devint une couleur politique. Le bleu était déjà devenu la couleur de la France au fil des siècles, notamment par la couleur de ses armoiries. Cependant, avant la Révolution, cette couleur représentait plus le roi que la nation. Les événements de 1789 la rendirent définitivement la couleur de la nation, et en particulier au travers de la cocarde. Lors de la prise de la Bastille, les révolutionnaires ne portaient pas encore de cocarde significative, ce qui fut établi dans les jours qui suivirent. Le choix des trois couleurs bleues, blanches et rouges fut, selon Pastoureau, mal interprété par les historiens. Alors que beaucoup virent dans ce choix l'amalgame de la couleur du roi et de celles de la ville de Paris, l'auteur conclut que ce choix vient de l'ampleur populaire de l'Indépendance des Etats-Unis, qui eux aussi avaient adopté le drapeau bleu, blanc et rouge. Les Etats-Unis avaient reprit les couleurs du drapeau de l'ennemi britannique, mais avec une

organisation différente pour montrer leur détachement (p. 128). A la fin du XVIIIe siècle, l'assemblage du bleu, du blanc, et du rouge était symbole de liberté.

En 1790, la cocarde tricolore fut nommé nationale et devint obligatoire pour les hommes et pour les femmes. Toutefois, après la chute de Robespierre, cette obligation fut révoquée et seuls les militaires la portèrent. Le drapeau national bleu, blanc, rouge fut adopté. Les rayures verticales furent choisies pour éviter toute confusion avec celui des Provinces Unies (qui correspond à l'Etat des Pays-Bas d'aujourd'hui). D'abord le rouge fut placé au plus près de la hampe, puis l'ordre des couleurs changea pour mettre le bleu à cette place. En 1794, tous les pavillons français durent dresser le nouveau drapeau national, et qui est encore aujourd'hui le drapeau de l'Etat français.

Cependant, le drapeau fut menacé au cours du XIXe siècle par le drapeau rouge, puis par le drapeau blanc. Le drapeau rouge fut désigné comme un moyen de prévenir d'un danger menaçant. Lorsque Louis XVI tenta de fuir et fut capturé à Varennes, les français furent appelés à signer une pétition réclamant sa destitution. Le mouvement de foule causa une cinquantaine de victimes et le maire de Paris fit hisser le drapeau rouge. Ce drapeau devint alors le symbole du peuple opprimé et de la lutte contre la tyrannie. Ce drapeau fut reprit plus tard par les mouvements socialistes, puis communistes. En 1830, deux conceptions politiques s'affrontèrent, une première réclamant le drapeau rouge, symbole d'un ordre nouveau, l'autre sous le drapeau tricolore souhaitant des réformes mais ne désirant pas de bouleversement de la société. Le drapeau tricolore fut gardé mais la menace fut grande. Le drapeau blanc, quant à lui, fut d'abord une marque royale et le symbole du commandement au moment de la Révolution, puis devint l'emblème de la Contre-révolution. Lors de la restauration de 1814-1815, le drapeau blanc fut adopté, avant d'être remplacé à nouveau par le drapeau tricolore en 1830. Le drapeau blanc représente donc la monarchie de droit divin et le drapeau tricolore la souveraineté populaire (p. 137).

L'idée du bleu comme emblème des mouvements républicains fut reprise dans toute l'Europe au cours du XIXe siècle. La symbolique des couleurs dans les orientations politiques prit sa source à cette époque et reste encore valable aujourd'hui. Le bleu fut d'abord la couleur des républicains progressistes, puis des centristes, et enfin maintenant est la couleur des conservateurs. La gauche a, quant à elle, adoptée le rose socialiste et le rouge communiste. Les partis cléricaux, monarchistes et fascistes adoptèrent le brun, le blanc et le noir. Enfin, plus récemment, les mouvements écologistes utilisèrent la couleur verte pour se représenter.

Le bleu fut donc à partir de la fin du XVIIIe siècle la couleur de la nation française. Elle devint au même moment une couleur militaire. En effet, dès 1792, le bleu devint la couleur officielle des soldats. Cependant, des problèmes d'approvisionnement de l'indigo obligèrent Charles X, en 1829, de statuer que les pantalons des soldats d'infanterie devinrent rouge. Cette décision s'élargit rapidement à tous les corps de l'armée. Ce choix du rouge causa la mort de nombreux soldats au début de la Première Guerre Mondiale, par le côté trop voyant de cette couleur sur un champ de bataille. Malgré la réticence des autorités militaires françaises, le rouge du pantalon des soldats français fut remplacé par un bleu grisé et terne, moins voyant. Ce fut la naissance du bleu horizon, qui après la fin de la guerre, fut employé dans le langage politique.

L'auteur termine ainsi son propos comme il l'avait commencé : par les habitudes vestimentaires. Il souligne qu'à la fin du XVIIIe siècle, le bleu était déjà une couleur communément portée par toutes les couches de la société. Cette tendance s'accentua au cours du XXe siècle, d'abord avec l'adoption de cette couleur pour les uniformes et les habits de travail, puis à partir de 1950 avec l'apparition du jean. Ce vêtement, originaire des Etats-Unis, fut créé en 1853 par un immigré juif voulant faire fortune dans l'ouest du pays, et dont le nom est encore aujourd'hui l'emblème de ce pantalon populaire : Levi Strauss. D'abord souhaitant

s'établir dans le commerce de toile de tente et de bâches pour chariots, il constata que les besoins vestimentaires étaient plus importants que l'équipement professionnel. Il utilisa donc ces toiles de Gênes (qui donnèrent au jean son nom) de couleur brune ou blanche pour en faire des pantalons. Il décida par la suite d'utiliser du denim, un tissu coloré à l'indigo. Or, la teinture à l'indigo est instable et c'est cette instabilité qui en fit sa popularité. Aujourd'hui encore, il est nécessaire parfois de délaver les jeans pour rendre ce côté instable de la teinture. Le jean fut un succès commercial tout d'abord parce qu'il était un vêtement fonctionnel, solide, sobre et confortable. Il dut ensuite sa popularité par son caractère androgyne, hommes et femmes pouvant le porter communément. Malgré les essais de diversifier les couleurs au cours de la seconde moitié du XXe siècle, le bleu reste encore aujourd'hui la couleur prédominante du jean. Pastoureau renvoi cette sobriété du jean aux dogmes protestants du Moyen âge : « la simplicité des formes, l'austérité des couleurs, la tentation de l'uniforme » (p. 149).

L'auteur conclut son propos par une réserve. Le bleu est donc une couleur universellement plébiscitée par les pays occidentaux à quelques exceptions près (l'Espagne et l'Amérique Latine lui préférant le rouge), mais il ne faut pas tirer de conclusions trop hâtives des sondages portés sur les couleurs. On ne choisit pas une couleur pour tout, tout le temps. Les préférences peuvent évoluer en fonction de l'objet, du moment ou de l'environnement de la personne interrogée. Les enfants, par exemple, préfèrent le rouge.

Les historiens doivent aussi être prudents à ne pas se limiter à la conception occidentale des couleurs. Au Japon, par exemple, la couleur ou la tonalité est moins importante que de savoir si l'on a affaire à une couleur mate ou brillante, ce que l'œil occidental a parfois du mal a distinguer, même si la photographie et les impressions papier apportèrent au monde occidental un regard plus attentif à cette question. En Afrique, la couleur est avant tout affaire de sentiments et de sensations : la couleur est-elle sèche ou humide, tendre ou dure, sourde ou sonore, etc. ? Ces conceptions sont différentes de celles d'Europe et d'Amérique du Nord, et peut être difficile à comprendre pour nous. La perception des couleurs est donc encore aujourd'hui une affaire culturelle et les rapports à la couleur peuvent ne pas être les mêmes en fonction de la culture.

Conclusion

Le bleu est donc aujourd'hui une couleur prédominante dans les goûts et dans les usages. Couleur évoquant le ciel, la mer, le calme, l'amour, c'est néanmoins sa neutralité symbolique qui lui permit d'atteindre cette acceptation universelle. Ce n'est pas un hasard si les grand organismes internationaux, qui ont vocation de promouvoir la paix entre les peuples (l'O.N.U., l'U.N.E.S.C.O., l'Union Européenne, par exemple), ont choisi cette couleur pour les représenter. Le bleu est donc aujourd'hui une couleur pacifique, neutre.

L'historien des couleurs devra toutefois faire attention aux conceptions modernes des couleurs lorsqu'il s'agira de faire une étude diachronique des couleurs. Le bleu, par exemple, est aujourd'hui, par convention, considéré comme une couleur froide. Il ne l'a cependant pas toujours été. Au Moyen âge, le bleu était une couleur chaude. L'historien ne doit donc pas tomber dans l'anachronisme. Ce passage du chaud au froid, l'auteur conclut, est certainement le résultat de l'utilisation de cette couleur au XVe siècle pour représenter l'eau, remplaçant le vert.

Michel Pastoureau, dans l'introduction de son ouvrage, prévient le lecteur que son étude n'est pas exhaustive et se limite à l'étude sociétale de la couleur. En effet, certaines symboliques de la couleur bleue sont manquantes. Par exemple, pourquoi distinguons-nous les enfants par un code de couleur : bleu pour les garçons, rose pour les filles. De plus, l'étude de la couleur bleue comme symbole politique des conservateurs dans les pays occidentaux entre en conflit avec les codes des partis politiques américains : les progressistes sont symbolisés par le bleu, les conservateurs par le rouge. Une explication, ou du moins une évocation, de cette contradiction aurait méritée d'être présente dans cette étude.

L'auteur a toutefois une démarche intéressante, non seulement il réalise une étude diachronique de la couleur, s'intéressant à l'art, à la religion et à la politique mais aussi aux colorants et aux habitudes vestimentaires, mais il insiste aussi sur les dangers et les difficultés que peuvent rencontrer les historiens qui doivent étudier l'histoire de la couleur. Le problème des sources, le danger de l'anachronisme ainsi que les difficultés de traductions des textes anciens sont des exemples d'écueils qui peuvent nuire au travail du savant.

Pastoureau a donc, avec cet ouvrage, réalisé une étude large de l'histoire des couleurs, en prenant appui sur la couleur bleue, mais a aussi présenté sa démarche d'historien.